

L' Abeille.

me. Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. ”

4^{me} e. Année

VOL. IV

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC. 29 Avril 1852.

No. 26

LE DERNIER HURON. (a)

Triomphe, destinée ! enfin ton heure arrive,
O peuple, tu ne seras plus.
Il n'erra plus bientôt de toi sur cette rive
Que des mânes inconnues.
En vain, le soir, du haut de la montagne
J'appelle un nom, tout est silencieux.
O Guerriers ! levez-vous ! courez
Ombres de mes aïeux !

Et la voix du Huron se perdait dans l'espace—
Hélas ! n'a-t-elle pas d'écho ?
Mais soudain, il entend comme une ombre qui passe,
Et sous lui frémit des os.
Le sang indien s'embrase en sa poitrine ;
Ce bruit qui passe a fait vibrer son cœur.
Mais vaine illusion ! au pied de la colline
C'est l'acier du faucheur.

De la fatalité vois l'instrument funeste ;
Le labourer est triomphant.
Il convoite déjà du chêne qui me reste
L'ombrage rafraîchissant.
Homme servile, il rampe sur la terre ;
Sa lâche main profane nos tombeaux ;
Il trouble, impur torrent, pour un gain la pous-
Du sage et du héros. [sière

Il triomphe, et semblable à son troupeau timide,
Il redoutait l'œil du huron.
Et lorsqu'il entendait le bruit d'un pas rapide
Descendant vers le vallon,
L'effroi soudain s'emparait de son âme ;
Il croyait voir la mort devant ses yeux.
Pourquoi, dès leur enfance, et la hache et la flamme
N'ont-elles passé sur eux ?

Et les yeux de Tiska fixaient l'onde tranquille
Qui coulait à l'ombre des pins.
Il passait chaque flot : le guerrier immobile
Y lisait-il ses destins ?
Là, sur la terre à bas gisent ses armes,
Charnie rompu qui n'a plus de pouvoir ;
Il détourne les yeux d'où s'échappent des larmes,
Car il n'a plus d'espoir.

Et dans ses mains son front en se cachant s'incline ;
En lui-même il reste plongé.
Deraier souffle d'un peuple, orgueilleuse ruine,
En naissant il fut jugé.
Comme le chêne isolé dans la plaine,
D'une forêt noble et trébuchant débris,
Il est resté debout sur l'antique domaine
Par ses pères conquis.

Il est là, seul au bord de la haute montagne
Qui domine le Saint-Laurent,
Son œil parcourt au loin la profonde campagne
D'où s'élève le toit blanc :
Plus de forêts, plus d'ombres solitaires ;
Le sol est nu, les aïrs sont sans oiseaux ;
Au lieu de fiers guerriers, des tribus mercenaires
Profanent ces coteaux.

Où que sont devenus ce peuple et sa puissance,
Et ces guerriers tant redoutés,

Quand leur cri de combat et le choc de la lance
Des bois étaient répétés !
Sur un sommet, levant leurs têtes blanches
Ils se regardaient leurs armes à des pins ;
Et leurs regards de feu qui brillaient sous les branches
Revenaient sercins.

Libres comme l'oiseau qui planait sur leurs têtes
Rien ne pouvait gêner leurs pas.
Leurs jours étaient remplis de joie et de fêtes,
De chasses et de combats.
S'ils préféraient les bords sableux des ondes,
Ils y portaient leurs tentes de bouleau ;
Ou bien aimaient-ils mieux des retraites profondes ;
Au bois combien d'ormeaux ?

Dans leurs canots légers sur les ondes limpides
Quel plaisir de voguer pour eux !
Comme des cygnes blancs dans leurs courses rapides
Les esquifs semblaient joyeux.
Ils vont glissant sur le flot qui murmure
En bouillonnant sous l'agile aviron.
Ah ! fleur Saint-Laurent, que ton onde était pure
Quand régnait le Huron !

Tantôt ils poursuivaient de leurs flèches sifflantes
Le renne qui pleure en mourant ;
Et tantôt sous les coups de leurs haches sanglantes
L'ours tombait en mugissant.
Et les chasseurs célébraient leur victoire
Par des refrains qu'inspira la valeur.
Ah ! pourquoi rappeler aujourd'hui la mémoire
De ces jours de bonheur ?

Hélas ! puis-je comme eux en l'air brandir la lance
Et chanter aussi mes exploits ?
Ai-je bravé comme eux, au jour de la vaillance
La hache des Iroquois ?
Non je n'ai point, sentinelle furtive,
Jusqu'en leur camp surpris des ennemis,
Et je n'ai pas vengé la dépouille plaintive
De parents et d'amis.

Tous ces preux descendus dans la tombe éternelle
Dorment partout sous ces guérets ;
De leurs bords trep chéris la grandeur solennelle,
Tombait avec les forêts.
Leurs noms, leurs jeux, leurs fêtes, leur histoire
Sont avec eux enfouis pour toujours,
Et je suis resté seul pour, dire leur mémoire
Aux peuples de nos jours !

Mais personne ne vient sur cette grande tombe
Payer son tribut de regret !
Un peuple de guerriers sous le destin succombe :
Pourquoi ? qu'avait-il donc fait !
Chacun l'oublie : on dirait que coupable,
Il méritait de rentrer au néant.
Ah non ! c'est qu'il avait un sol inexpugnable.
Un ciel fertilisant !

Orgueilleux aujourd'hui qu'ils ont mon héritage,
Ces peuples font rouler leurs chars
Où jadis s'assemblait, sous le sacré feuillage,
Le conseil de nos vieillards.
Parmi le bruit, leur somptueux cortège
Avec éclat va profaner ces lieux !
Chaque jour, on entend le rire sacrilège
Y monter jusqu'aux cieux !

Mais il viendra pour eux le jour de la vengeance,
Où l'on brisera leurs tombeaux :
Un autre peuple armé, fils de la Providence,
Ravagera leurs coteaux
Sur les débris de leurs cités pompeuses
Le père assis alors ne saura pas,
Dans ce vaste désert, quelles cenives fameuses
Jaillissent sur ses pas !

Qui sait ? peut-être alors renaîtront sur ces rives
L'Indien et ses sombres furets.
Mes aïeux laisseront leurs ombres fugitives
Qui n'ont ni culte ni paix,
Et se levant, comme après un long rêve,
Ils reverront par tout les mêmes lieux,
Les sapins descendants jusqu'aux flots sur la grève ;
En haut les mêmes cieux.

Ainsi s'abandonnait à ses tristes pensées,
Près des flots le jeune Tiska.
Et son âme évoquait des tombes effacées
Tous les mânes qui sont là.
La nuit tombait qu'on le voyait encore,
Comme un fantôme à la cime du mont,
Et souvent le passant aperçoit à l'aurore
Encor là le Huron.

F. X. G.

LES ÉTOILES FIXES.

Il n'y a personne qui contemplant la
voûte céleste durant une nuit sercine, n'ait
été frappé de la beauté de ce spectacle ?
Que sont les plus beaux ouvrages des
hommes, leurs plus vastes édifices, en
comparaison de ce pavillon immense où
le Très-Haut a voulu déployer sa magni-
ficence et comme placer le trône de sa
majesté ? L'homme le plus ignorant ne
peut y rester insensible et l'on retrouve
chez les peuples les moins civilisés
des expressions d'admiration pour l'au-
teur de ces sublimes merveilles. Bien à
plaisir celui qu'elles ne toucheraient pas
Essayons un peu à lire dans ce livre.
que toute nation sait comprendre et qui
parle un langage intelligible à tous.
Recueillons-nous un peu devant ces pages
qu'une main divine et bienfaisante ne
cesse de dérouler à nos yeux pour nous y
faire voir une ombre de sa puissance, de
sa sagesse et de sa bonté infinie. Inter-
rogeons la science humaine et quand elle
se sera épuisée à nous dire le nombre pro-
digieux, la distance énorme, les mouve-
ments divers et si réguliers de cette im-
mense armée de corps célestes nous pourrions
tomber à genoux en avouant que si un pe-
tit coin de ce voile divin étant soulevé,
nous laisse apercevoir tant de ravissantes

(a) Cette pièce de vers a été composée en 1840 à propos du portrait de THA-RI-O-LIK, le dernier Huron par sang, peint par M. Ant. Pirmondon.